

rieuse sous les haillons de la misère que sous le ve-lours et l'hermine de l'opulence.

Les voitures arrivèrent à la petite porte du cime-tière de Lisford. Philippe Jocelyn sortit aussitôt du porche et accourut par l'étroit sentier qui menait à la porte d'entrée.

La pluie tombait sur lui quoiqu'il fût comte et qu'il vint nu-tête recevoir sa fiancée.

Je crois que le bedeau de Lisford, qui était un tory enragé de la vieille école fut presque étonné de ce que le ciel lui-même avait l'audace de mouiller la tête dé-couverte du seigneur de Jocelyn's-Rock.

Mais la pluie n'en continua pas moins.

« Les temps sont bien changés, monsieur, dit le bedeau à un personnage curieux qui avait l'air d'un étranger et se trouvait auprès de lui, j'ai lu dans une histoire du comté de Warwick qu'à l'époque où Al-gernon Jocelyn épousa dame Marguerite Melward, veuve de sir Stephen Melward, chevalier du temps de Charles 1er, il y avait un dais en drap d'or qui s'éten-dait depuis la porte là-bas jusqu'au porche où nous sommes et deux tours roulantes en osier traînées cha-cune par quatre chevaux et portant quarante enfants pauvres couronnés de roses qui paraissaient aux fe-nêtres des tours et faisaient pleuvoir sur la foule des eaux de senteur et des parfums ; et puis il y eut un banquet, monsieur, un banquet servi à midi à Jocce-lyn's-Rock et où figurèrent six paons la queue déployée et un pâté sur un plat en or, lequel pâté contenait dans ses flancs des colombes vivantes dont chaque plume était imprégnée des parfums les plus rares que ces colombes devaient semer sur la tête des convives en voltigeant çà et là dans la salle. Mais croiriez-vous, monsieur, que ces bêtes-là étaient tellement imbuées de l'esprit du radicalisme qu'elles n'eurent rien de plus pressé que de s'envoler par la fenêtre et d'aller répandre leurs parfums sur le vulgaire rassemblé au de-hors ? Il n'y a plus de mariage pareil de nos jours, monsieur, ajouta le vieux bedeau d'un ton plaintif, ainsi que je le dis souvent à ma femme, je ne crois pas que l'Angleterre ait jamais relevé sa tête depuis ce jour de malheur où Charles 1er le martyr, perdit la sienne ».

Laure Dunbar parcourut l'étroit sentier à côté de son père, mais Philippe Jocelyn prit place à sa gauche et la foule eut assez à faire de dévorer des yeux le marié et la mariée.

La figure pâle et sombre du comte de Haughton au-rait pu servir d'étude à un peintre tant sa beauté mâle était parfaite. Mais l'artiste aurait eu besoin des cou-leurs les plus foncées de sa palette pour bien faire son œuvre et le portrait achevé n'eût pas été beau à voir.

Philippe Jocelyn ne réalisa pas aux yeux des gens de Lisford l'idée qu'ils s'étaient faite d'un heureux époux. Si ce jour était le plus beau de sa vie, il avait une étrange manière de supporter le bonheur.

Chacun s'était attendu à voir la figure du jeune comte radieuse et souriante et avait espéré que l'éclat de sa physionomie ferait en quelque sorte compensa-tion au manque de lumière dans les cieux.

Mais il n'en fut pas ainsi. Le comte s'était tenu sous le porche de l'église et avait attendu la mariée pendant plus d'un quart d'heure sans que les Lisfordiens, qui ne le quittaient pas des yeux, l'eussent vu sourire une seule fois.

La pâleur était naturelle, mais aujourd'hui il était bien plus pâle que de coutume. Ses yeux étaient injectés de sang et sa figure avait cet air hagard de l'homme qui a été privé de son sommeil habituel.

En remontant le sentier vers le porche, en ce mo-ment il ne regardait pas la jolie figure de sa future à côté de laquelle il marchait. Ses yeux se tournaient avec inquiétude de droite à gauche et puis de gauche à droite, comme s'il eût cherché quelque chose ou quel-qu'un dans la foule, comme s'il eût cherché quelque chose ou quelqu'un qu'il comptait voir, tout en ayant peur que ses espérances ne fussent réalisées.

Le cimetière était encombré par la foule le long du sentier que suivaient le marié et la mariée. Malgré le mauvais temps, malgré le désir du banquier que la cérémonie se fit sans bruit, il était venu du monde de très-loin pour assister au mariage de la jolie fille du millionnaire avec le maître de Jocelyn's-Rock.

Au moment où Philippe Jocelyn et ses deux com-pagnons allaient arriver au porche, la foule rassem-blée devant la porte qui s'ouvrait sur les prairies fut tout à coup écartée et quelque chose fut apporté dans le cimetière.

La foule livra passage en se reculant des deux côtés. Jusqu'à ce moment il y avait un bourdonnement parmi les spectateurs curieux qui avaient tous fait quelque remarque ou communiqué quelque pensée à leur voisin au sujet de la mariée. Mais tout à coup il se fit un silence complet. Tous les yeux se détournèrent des deux époux et se dirigèrent vers ce quelque chose qui avait été apporté au cimetière.

C'était un fardeau que deux paysans portaient sur une litière construite à la hâte avec quelques planches mal jointes. Le fardeau était en partie couvert par une veste et un gilet appartenant sans doute à l'un des porteurs. Il était couvert, mais non pas caché.

Chacun des spectateurs vit que le fardeau porté par ses deux hommes était un cadavre.

Les hommes traversèrent lentement le cimetière avec leur civière. Ils avaient vaguement l'idée que leur présence en pareil endroit ne cadrait guère avec le grand événement du jour. Mais ce n'était pas de leur faute. Ils avaient un devoir à remplir et ils étaient tenus à le remplir quand bien même toutes les princesses royales eussent été sur le point de se marier à l'église de Lisford.

Leur devoir était de porter le cadavre d'une femme qui avait été trouvée dans l'Avon, à quelques milles de là, à l'auberge principale de Lisford pour y at-tendre l'enquête du coroner. Voilà ce qu'ils avaient à faire et ils s'en acquittaient sans s'occuper de Laure Dunbar et du comte de Haughton ; mais Laure Dun-bar poussa un cri d'effroi quand l'horrible fardeau passa lentement à côté d'elle.

« Qu'est-ce, Philippe ! s'écria-t-elle ; oh ! qu'est-ce que c'est... qu'est-ce ?... Est-ce quelqu'un de blessé ?.. quelqu'un qui est... »

Elle s'empara du bras de son prétendu et le regarda d'un air suppliant ; mais il ne répondit pas à ses ques-tions. Il regardait le cadavre immobile sur la litière et chaque ligne de son visage était aussi rigide que si ses muscles eussent été changés tout à coup en acier.

« Qui est-ce ?... Cette personne est-elle malade ou bien est... est... est-elle morte ? s'écria Laure Dun-bar. Oh ! allez voir, Philippe ; allez demander ce qui est arrivé. »

Les deux hommes étaient, en ce moment, arrivés à la porte donnant sur le grand chemin, et la foule s'é-tait rassemblée autour d'eux et de leur étrange far-deau. Chacun désirait voir la figure de la morte. Ce coup d'œil valait mieux que celui de la fiancée elle-même dans tout l'éclat de sa parure et de sa couronne de fleurs d'oranger. Chacun voulait savoir qui était la femme morte et ce qu'elle était. Était-ce une étran-gère ou quelqu'un de Lisford ?

Philippe Jocelyn se prêta aux désirs de sa future. Il se dirigea lentement vers la porte, toujours nu-tête. La foule lui fit place quand il s'approcha et il fut tout droit à l'un des porteurs qu'il toucha à l'épaule.

« Qui est-ce ? » demanda lord Haughton, montrant le cadavre sur la litière.

Le cadavre était celui d'une femme ; il n'y avait pas à s'y tromper. L'eau ruisselait des plis de sa robe en lambeaux, et ses pieds, ni larges ni mal faits, mais couverts d'une mauvaise chaussure, se voyaient au-dessous de la bordure éraillée de son vêtement.

— Qui est-ce ? demanda lord Haughton.

— C'est une pauvre femme, milord, que mon com-pagnon et moi nous avons trouvée, il y a environ deux heures, flottant sur l'eau là-bas, un peu avant d'ar-river à Shorncliffe. Elle s'est noyée, je suppose, la pauvre âme. Je crains bien, Votre Honneur, qu'elle ne se soit suicidée ; mais j'espère, comme elle était jeune et qu'elle ne manquait pas de beauté, que le coroner rendra un verdict de folie momentanée. Vous désirez peut-être voir la figure de la malheureuse, milord ? »

Il y avait dans Lisford une tendance générale à la curiosité pour les cadavres. Quelques-uns des habi-tants allaient le matin faire des visites chez les gens décédés pour les voir dans leur lit ; et il s'en trouvait

très-peu, parmi les Lisfordiens, qui ne se fussent pas dérangés de quelques milles pour se procurer le coup d'œil d'un noyé à peine retiré de l'eau.

La foule se précipita autour de la litière en voyant l'un des deux paysans se disposer à écarter le vête-ment qui couvrait la figure de la morte, et il y eut un moment d'attente indicible.

Mais le paysan attendit les ordres de Philippe Jo-celyn.

« Milord veut-il voir la figure de la pauvre noyée ? demanda-t-il de nouveau.

— Oui », répondit le comte de Haughton respirant avec peine avant de parler.

L'homme ôta son habit de dessus la litière.

La figure de la morte était terrible à voir, car sur ses traits se lisait l'horreur d'une mort soudaine. Les yeux étaient tout grands ouverts et exprimaient l'é-pouvante.

Mais Philippe Jocelyn n'eut pas besoin de regarder longtemps ce masque rigide. Il le connaissait trop bien... il ne le connaissait que trop bien.

Il retourna très-lentement cette fois au porche de l'église, où Laure Dunbar l'attendait.

« Qui est-ce, Philippe ! s'écria-t-elle ; cette per-sonne est-elle ?... »

— Oui, Laure.

— Morte ! oh ! pauvre créature ; mais qui est-elle Philippe ?

— Comment puis-je le savoir ?

— C'est donc une étrangère ?

— Oui, tout à fait étrangère.

— Et elle s'est noyée ?

— Oui.

— Elle s'est jetée dans la rivière, je suppose, la pauvre malheureuse.

— Je le pense, Laure. Les deux hommes qui l'ont trouvée l'ont dit. Mais, ma chère, il ne faut pas vous chagriner à cause de cela.

— Comment voulez-vous que je ne me chagrine pas ! s'écria Laure Dunbar. On ne peut être heureux en songeant qu'il y a tant de misère en ce monde. Et vous aussi, Philippe, vous avez l'air triste ?

— Croyez-vous, Laure, demanda le jeune homme ; ah ! ma chère âme, c'est qu'un pareil événement n'est certainement pas très agréable le jour où l'on se marie. »

Le bedeau, posté à quelques pas en arrière, mur-mura quelques paroles par lesquelles il affirmait qu'on devait s'attendre à de pareilles choses dans un pays ou les tories étaient en minorité.

Mais le recteur et son curé attendaient dans la sa-cristie, et Philippe Jocelyn y conduisit sa fiancée. Le cortège nuptial pénétra ensuite dans l'église et les époux s'agenouillèrent au pied de l'autel.

Le service solennel fut lu. Il n'y eut pas d'interrup-tion ; personne ne vint s'opposer à ce mariage aristocratique.

Philippe Jocelyn était libre d'épouser qui bon lui semblait. Sa première femme était emportée à l'auberge du village par deux paysans, et une foule cu-rieuse la suivait pendant que son mari jurait fidélité à une autre femme plus belle.

Les courts veuvages sont de mode depuis que la mère un peu légère d'Hamlet, prince de Danemark, consentit à faire le bonheur de Claudius, et le deuil de Philippe Jocelyn ne fut certainement pas bien long.

XXXIII. — UNE CONNAISSANCE PAUVREMENT VETUE DE M. DUNBAR

Parmi les spectateurs qui restèrent pour assister au mariage pendant que leurs compagnons à dispositions plus morbides s'éloignaient à la suite du cadavre, se trouvait un homme qui était tout aussi étranger à Lis-ford que la femme noyée qu'on emportait maintenant à l'auberge de la Rose et la Couronne.

Cet homme était grand, grêle, et fort pâle. Il avait des cheveux gris et une barbe grise très courte qui lui cachait la partie inférieure de la figure. Il portait un grand pardessus boutonné jusqu'au menton, un vieux foulard de cachemire était enroulé autour du cou, et